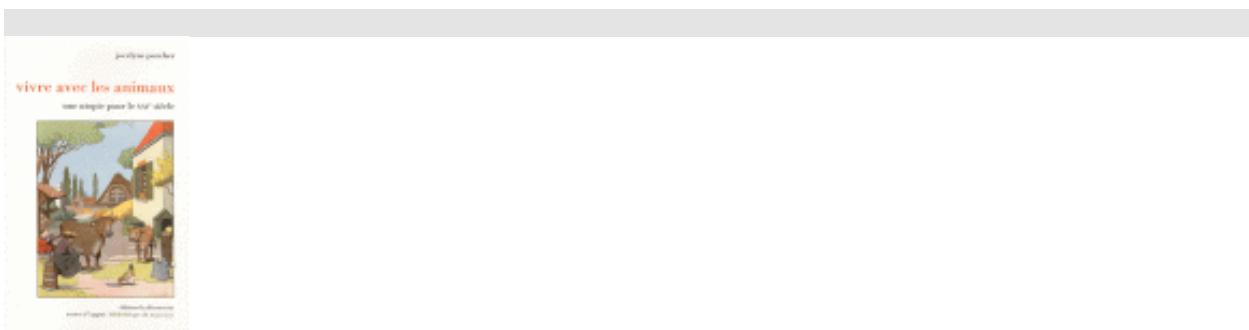


Lectures

Les comptes rendus
/
2011

Jocelyne Porcher, *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXIe siècle*

FRANÇOIS THOREAU



Jocelyne Porcher, *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXIe siècle*,
La Découverte, coll. « textes à l'appui », 2011.

Texte intégral

PDF

¹ « Depuis le XIXe siècle, le capitalisme industriel s'est emparé de l'élevage pour faire de la relation de travail aux animaux le marché le plus porteur des 'productions animales'. Le productivisme et la recherche forcenée du 'toujours plus', plus de lait, plus de porcelets, plus d'agneaux, toujours plus vite, toujours plus profitable aux investisseurs de l'industrie de la viande, de l'agro-alimentaire, de la pharmacie, de la génétique, du bâtiment, de la banque... ont entraîné les éleveurs dans une course sans fin » (p. 16). Voilà le constat alarmant que nous livre sans ambages Jocelyne Porcher, dès l'introduction de son ouvrage consacré aux rapports entre humains et animaux. Son analyse repose sur une fine appréciation des enjeux politiques et des rapports de force, qui la conduit d'emblée à annoncer qu'il existe d'importantes limitations à la refonte totale de ce lien que nous entretenons avec les animaux, que pourtant elle appelle de ses vœux. C'est que, nous dit Porcher, « vivre avec les animaux est devenu une utopie. *Ou-topos*. Un non-lieu. Un territoire impossible. Impossible à cause des rapports de force

terriblement déséquilibrés entre la puissance de grands groupes industriels hégémoniques sur toute la planète et la bonne volonté individuelle et collective des millions d'agriculteurs et de citoyens qui aspirent à une autre relation aux animaux, à la nature, au travail et à la vie » (p. 18). Nonobstant cette lucidité, c'est à un fascinant exercice de réflexion que nous convie l'auteure, dans un langage dont la précision n'enlève rien à l'accessibilité, et qui peut intéresser toute personne à qui il est déjà arrivé de manger de la viande, des œufs ou du lait.

² Jocelyne Porcher dispose d'un argument majeur à l'appui de ses thèses sur la question animale : au fil de son parcours atypique, elle a elle-même pratiqué l'élevage et a été salariée dans des filières industrielles de production porcine, pendant de longues années. C'est donc un sujet qu'elle maîtrise dans toutes ses contingences pratiques, une expérience de vie, bref, un sujet à propos duquel elle écrit en toute connaissance de cause. Voilà d'ailleurs ce qui la conduit, plus loin dans l'ouvrage, à critiquer certaines positions convenues des théoriciens du « bien-être animal » ou de la « libération animale », détachées de la réalité des relations à l'animal, lesquelles peuvent conduire *in fine* à légitimer ce système de production industrielle que Porcher dénonce. Au pire, ces postures sont capables de pousser ce système au bout de sa logique de destruction du lien que nous avons avec les animaux – avec des aberrations telles que la production de viande *in vitro*, des protéines de viande créées artificiellement et qui rendent les animaux (les vaches, les veaux, les cochons, les poulets...) superflus.

³ C'est que, nous apprend Porcher, il y a une différence de nature fondamentale qui réside entre l'élevage, fruit de processus millénaires de travail avec les animaux, et les systèmes industriels, qui consacrent une logique purement utilitariste et comptable du rapport aux animaux. Le lien, la relation qui se noue entre humains et animaux, est au cœur de cette distinction. S'il s'agit toujours d'une relation de travail, ce qui importe sont les conditions auxquelles cette relation s'établit et s'exerce, autrement dit la qualité du lien qu'il est possible d'entretenir avec les animaux. Les animaux s'expriment, à leur manière, ont des compétences, manifestent de la curiosité ; quant à l'éleveur, s'il tire un revenu légitime de cette relation à ses animaux, la qualité de celle-ci prime sur ce revenu. Ce dernier devient une condition de possibilité de la relation de l'éleveur à son troupeau, relation fondée d'abord sur des valeurs de respect ou de protection. Ainsi, pour Porcher, ces types de lien sont de nature domestique, et il n'y a rien de substantiel qui permette de différencier ce qui unit un éleveur à sa poule ou à sa vache, de ce qui unit un maître à son chat ou à son chien (à part peut-être le rapport à la mort). C'est donc une relation profondément qualitative.

⁴ Voilà précisément ce que détruisent les systèmes industriels des productions animales, qui ne requièrent pour fonctionner que des techniciens sans états d'âme, des procédures rigides, un productivisme forcené qui se décline tantôt en d'impossibles cadences de travail, tantôt en obligations moralement insupportables (abattre les bêtes trop lentes, handicapées ou considérées comme improductives, car ne respectant pas « la » courbe de croissance qui fixe le rendement attendu). On conçoit que, dans l'architecture conceptuelle proposée par Porcher, avec moult arguments concrets à l'appui, la souffrance des animaux est indissociable de la souffrance au travail des éleveurs ou des travailleurs, contraints de s'adapter et de mettre à exécution les normes d'un système productif dépourvu de tout lien sensible aux animaux. Dans ce schéma, la réglementation se fait trop souvent l'allié objective des systèmes industriels, en imposant des contraintes lourdes, parfois incontournables, à tous sans distinction. Ainsi, Porcher rejette avec force toutes les velléités d'intensifier la production et l'industrialisation de la viande, par exemple au nom d'enjeux environnementaux (comme le suggèrent certains rapports de la FAO¹).

⁵ Finalement, nos rapports aux animaux nous en disent beaucoup plus long à propos

de nous-mêmes et de notre humanité que bien des analyses sociologiques. En effet, les modes de relation que nous instituons avec eux sont des témoins forts, des révélateurs de qui nous sommes. Porcher le démontre très bien dans le chapitre le plus dur, celui consacré à la mort des animaux, où elle montre l'*inhumanité* qui règne sans partage sur les abattoirs industriels. Cette logique purement comptable, qui vise à extraire le « minerai² » de viande de la carcasse, prive la mort des animaux de toute autre signification que strictement utilitariste, et inflige une souffrance morale indicible au travailleur chargé de liquider le « sale boulot ». Bref, il faut redonner un sens à notre rapport aux animaux en retrouvant le sens des pratiques d'élevage, opposées aux productions animales industrielles ; une relation marquée par la convivialité, loin de ces systèmes désincarnés qui proscriivent toute « vie bonne » (p. 35) aux animaux comme aux travailleurs.

Notes

1 Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture.

2 Le terme est en fait d'utilisation dans les milieux de l'industrie agroalimentaire (p. 70).

Pour citer cet article

Référence électronique

François Thoreau, « Jocelyne Porcher, *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXIe siècle* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2011, mis en ligne le 23 octobre 2011, consulté le 23 octobre 2011. URL : <http://lectures.revues.org/6640>

Rédacteur

François Thoreau

Aspirant du F.R.S.-FNRS en sciences politiques et sociales, au centre de recherche Spiral, au sein du département de science politique de la Faculté de droit, à l'Université de Liège

Articles du même rédacteur

Arno Münster, Principe responsabilité ou principe espérance ? [Texte intégral]

Droits d'auteur

© Tous droits réservés